

Zeitschrift: Générations : aînés
Herausgeber: Société coopérative générations
Band: 28 (1998)
Heft: 5

Artikel: Au vingt-et-un
Autor: Chabloz-Rion, Gérald
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-826704>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 16.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Au vingt-et-un

Ciel gris, ciel morne, ciel bas. Pierre chemine, le buste penché en avant pour lutter contre les dures bourrasques. Les voitures sont en terrain conquis sur cette place de la Thune, et il doit se faufiler entre elles pour tenter d'aller en ligne droite vers son but. L'autre moitié de la place est le domaine exclusif des trolleybus, nombreux à stationner. Peut-on encore appeler place ce qui fut autrefois ce bel espace que Pierre imaginait s'animer les jours de marché, chars à ridelles garés par les paysans, brancards obliques visant le ciel, chevaux attachés à cette barrière métallique pour y mâchouiller leur picotin.

La place de la Thune est dominée à l'ouest par les très beaux édifices de la vieille ville, tandis qu'au nord un bâtiment moins prestigieux, mais assez vaste, rappelle à Pierre que c'est dans ce collège style 1900 qu'il a usé ses premiers fonds de culotte. Il dirige ses pas vers cette rue de la Brodde, si large maintenant qu'elle a l'air d'une avenue. C'est par là que les paysans très matinaux descendaient les plus nombreux. Trottant allègrement devant leur attelage pleins des beaux et rustiques produits de la terre, les solides chevaux déposaient négligemment sur la chaussée de très fumants et odorants cadeaux. Vrai cadeau en effet, ce lourd crottin qui ne demandait qu'à venir enrichir gratuitement la terre du tout proche jardin paternel. Mais encore fallait-il d'abord aller le chercher, le disputant à coups de ramassoire aux mouches bleues tourbillonnant au-dessus de leur festin.

★ ★ ★

Pierre, alerte quinquagénaire, monte cette rue... En lui remonte toute une époque de son enfance, de son adolescence. Il a pris le trottoir de droite, un trottoir qu'aucune maison ne borde à cet endroit, seulement de hauts et solides vieux murs de pierre. Une immensité un peu écrasante qui impressionnait tellement le petit Pierre rentrant de l'école.

Aujourd'hui, songe Pierre, pas moins d'une soixantaine de chevaux se déplacent fort bruyamment, des chevaux-vapeur, bien sûr. Alors que, sur le même espace, on n'en comptait guère que six ou sept !

Le vent s'est enfin calmé, mais une petite pluie fine et froide lui fouette le visage. Il s'arrête pile devant une porte, lève la tête vers une petite plaque d'émail bleu et blanc toute craquelée, sur laquelle on lit «21». Pierre a encore dans sa poche le journal qui lui a appris, hier soir, la très prochaine démolition des vieilles maisons de la rue de la Brodde portant les numéros 17, 19 et 21. Et le journal montrait les photos de ces trois maisons qui devaient faire place nette pour permettre la «construction d'un ensemble fonctionnel, moderne, aéré, tout confort, avec centre commercial complet; une vraie réussite architecturale, comme vous pouvez le voir sur l'élégante maquette de l'architecte renommé Andréa Buto». Cette navrante lecture avait décidé Pierre à faire sans plus tarder cette dernière visite à la maison de son enfance. Pauvre, sans confort, un peu branlante... mais elle avait gardé toute son âme, elle, songeait notre homme.

Voilà que lui revient en mémoire une odeur qu'il croyait oubliée pour toujours. Et quelle odeur, bigre, surtout en été ! Que voulez-vous, c'était une boyauderie...

Pierre se renverse un peu en arrière pour regarder cette façade bien banale, bien grise, et sans surprises. Et pourtant, voici qu'au premier étage, le visage fané d'une très vieille dame... Mais oui, c'est comme si elle était encore là, cette petite dame si pauvre, si seule, si négligée, qui habitait là il y a un peu plus de quarante ans.

Un seuil usé, creusé par tant de pas, un vieil escalier... ce vieil escalier. Pierre monte, tourne sur le palier, monte encore. Un pincement au cœur : «Troisième droite, c'était chez nous». Monte encore... «Ah oui,

quatrième, un affreux type toujours saoul, un irascible bagarreur que tout le monde craignait. Il vivait là avec sa pauvre femme et sa belle-sœur, son harem, comme chacun disait !» Il ne s'attarde pas sur ce palier.

Sa main a senti le papier du journal dans sa poche. Il le prend, ne relit rien, mais contemple la photo. Avant de replier le journal, il a aperçu la date : «Vendredi 30 mars, nous sommes donc... Oh ! mais c'est demain le 1^{er} avril !».

★ ★ ★

Cette année-là, le 1^{er} avril était un mercredi. Mon frère et moi avions concocté une blague qui devait rester dans les annales. L'idée géniale (ne soyons pas trop modestes !) partait d'une précise observation des lieux. A chaque étage, un palier rectangulaire de trois mètres de long sur un mètre quarante de large. A chaque extrémité, une porte d'entrée d'appartement, donc deux portes qui se font face. A chacune des portes, un bouton-presseur permet d'actionner la sonnerie. Toutes ces sonneries sont alimentées par un unique transformateur, dont nous étions les seuls à savoir qu'il était installé chez nous, au-dessus de la porte, à l'intérieur.

Il faut dire qu'elle avait demandé des préparatifs fort minutieux, nécessaire condition de sa réussite. Quatre longueurs de fine et solide cordelette de quatre mètres trente chacune, deux boîtes d'allumettes, un petit tournevis... Tout devait être parfaitement fiable. Aussi, tout avait été systématiquement et très discrètement testé par nos soins diligents.

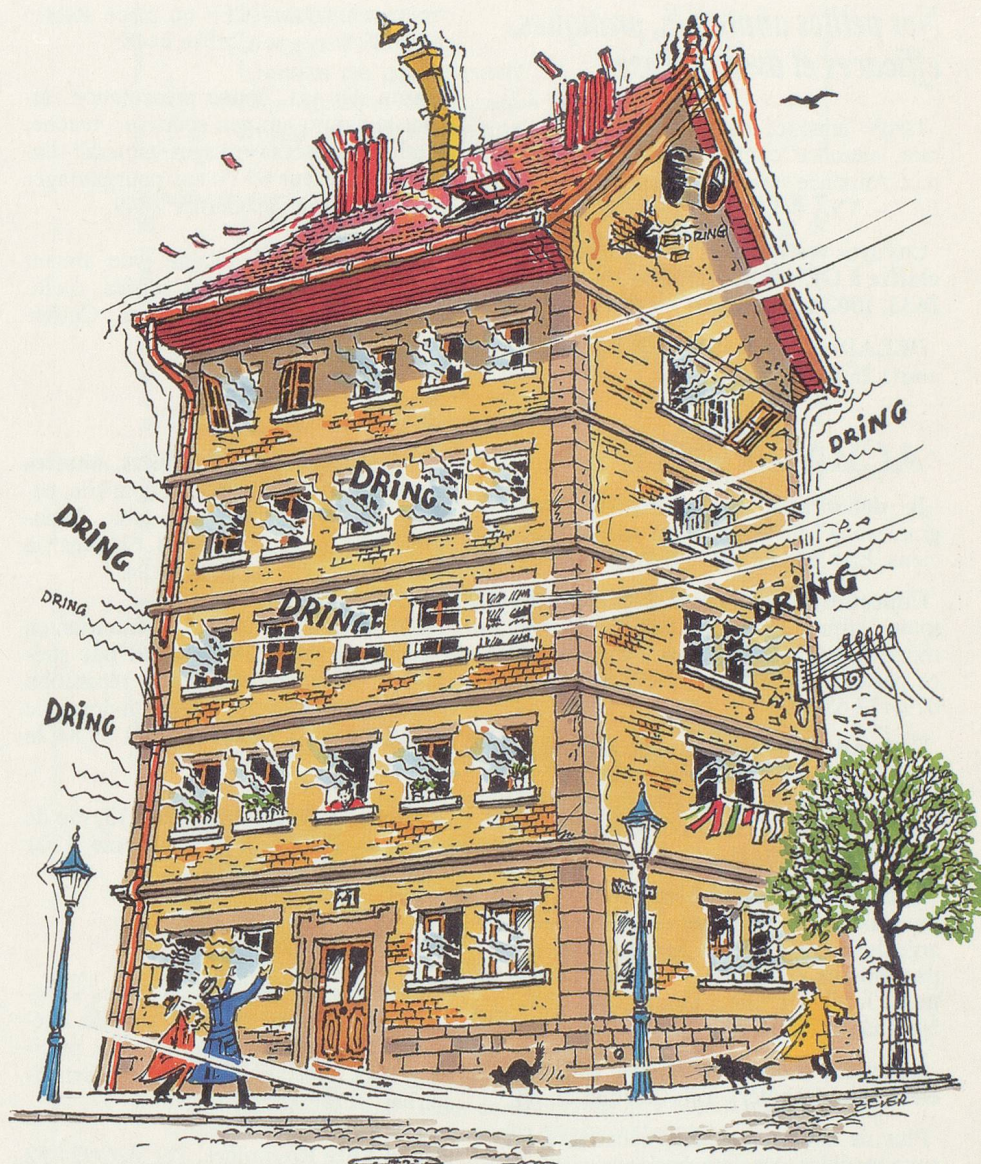
Arrive enfin l'heure H du grand jour, mercredi 1^{er} avril, 14 heures. Norbert et moi, nous nous sentons passablement excités, avec un brin d'anxiété.

Première phase : Norbert, juché sur un tabouret, débranche la sortie huit volts du transformateur, opération, sans risque. Deuxième phase : à risque léger (de se faire remarquer et

tirer les oreilles): bloquer chaque bouton de sonnette en y coinçant astucieusement un bout d'allumette, ça n'a l'air de rien, mais... troisième phase, à très haut risque: nous œuvrons en duo, étage par étage, attachant solidement la fine cordelette à la poignée de la porte de droite, fixant l'autre extrémité à la poignée de gauche, très délicate opération à répéter quatre fois...

Ouf, terminé, personne n'a pu nous voir, nous nous retranchons en vitesse à l'abri derrière notre porte. Le grand moment est arrivé, mon frère, d'un geste prestre, rétablit le courant. Dring! Dring! Dring! c'est la grande folie, toutes les sonneries retentissent en même temps, sans discontinuité! Quel charivari! Et dire que ce n'est qu'un début, les prémisses de l'acte principal qui ne saurait tarder, un magnifique final, une apothéose, le triomphe tant attendu du plus famélique des «poissons d'avril»! Déjà les festivités commencent au deuxième étage. La dame de gauche, énervée par cette stupide sonnerie continue, ouvre la porte pour protester et voir ce qui se passe. Mais son geste à peine esquissé, c'est la demoiselle de droite qui ouvre brutalement, pour la même raison, la poignée, tirant d'un coup sec sur la cordelette qui fait claquer la porte d'en face à la grande indignation de la dame de gauche qui l'ouvre illico, refermant, sans le savoir la porte de sa voisine... provoquant le courroux renouvelé et augmenté de la demoiselle qui, à son tour, etc., etc. Situation délirante, d'une cocasserie totalement surréaliste, répétée simultanément sur les deux autres étages!

Et derrière la porte de droite du troisième étage, deux jeunes apprentis sorciers donnent libre cours à leur hilarité inextinguible, à leur en couper le souffle! Combien de temps a bien pu durer cette folle rigolade? Mystère. C'était hors du temps, se souvient Pierre, comme tout ce qui est immense, unique, cosmique et ne reviendra jamais!



Dessin Urs Zeier

★ ★ ★

En redescendant les vieilles marches, voici pourtant que Pierre se sent irrésistiblement pris du même fou rire. Et le quinquagénaire mélancolique de tout à l'heure s'est mué en un gamin de cinquante-quatre ans qui redescend deux à deux les vieilles marches d'escalier de son enfance.

N'ayant pas quitté sa fenêtre, la vieille dame du premier n'en croit

pas ses yeux lorsqu'elle aperçoit la surprenante silhouette secouée des hoquetants soubresauts d'une interminable hilarité. Une silhouette qu'elle n'était certainement pas la seule à remarquer, celle d'un monsieur qui venait de franchir le seuil du numéro vingt-et-un pour la dernière fois.

Gérald Chablotz-Rion